

# ÉDUCATION ET LITTÉRATURE FÉMININES

*en France aux XIXe et XXe siècles*

*Jacqueline Fontaine*

**E**n France, dès les années 1960, la mixité se généralise à tous les niveaux de l'enseignement. Peu à peu, les portes de toutes les écoles, y compris les établissements militaires, s'ouvrent aux jeunes filles, qui sont désormais l'objet de sollicitude de la part du Ministère de l'Éducation.

Des campagnes d'information sont lancées vis-à-vis de ce public potentiel, par les écoles d'ingénieurs, les sections de techniciens supérieurs, sections traditionnellement réputées masculines.

Parallèlement, des associations de femmes universitaires vont se créer : "Femmes diplômées de l'université", "Femmes et Ingénieurs", "Femmes et mathématiques", et œuvrer activement pour obtenir que cette mixité devienne une égalité de fait.

L'objectif ministériel est de persuader les jeunes filles de ne plus se cantonner dans les filières traditionnellement féminines et n'offrant peu ou pas de débouchés au niveau des emplois et de choisir des orientations, qui étaient auparavant réservées aux jeunes gens.

Malgré toutes ces actions, désormais nous constatons que :

– si les filles sont passées de la devise : *aut liberi, aut libri* (ou des enfants, ou des livres) à la devise : *et liberi, et libri* (et des enfants, et des livres) ;

**Communication documentaire**

*Perspectives documentaires en éducation, n° 41, 1997*

- elles poursuivent des études au moins aussi longues que celles de leurs homologues masculins ;
- elles choisissent en toute connaissance de cause des filières qui ne leur offrent pas réellement de débouchés dans le monde du travail.

Nous arrivons à cette situation paradoxale que les filles sont passées de l'exclusion du savoir à l'auto-exclusion des savoirs scientifique (mathématiques et physique) et technique.

Pour expliquer cette orientation, le vieux débat qui remonte à Aristote est relancé : nature ou culture féminine ?

Pour comprendre ce fait d'éducation précis qui est le comportement des filles, en cette fin de XXe siècle et leur rapport au savoir, nous avons choisi d'interroger la littérature, et plus précisément la littérature féminine.

Encore convient-il de préciser ce qu'il faut comprendre par "fait d'éducation". Nous proposons la définition suivante :

"Le fait d'éducation est l'ensemble des interactions (explicites ou implicites) qui s'exercent entre le sujet et son environnement multidimensionnel (familial, social, culturel, économique ...)."

Notre question devient alors : **comment la littérature féminine, à partir des modèles éducatifs qu'elle propose, participe-t-elle à la construction de l'identité sexuée des filles ?**

## **Le choix de ce terrain, la littérature, est-il pertinent ?**

### *La littérature témoigne et véhicule des normes, des contraintes, des valeurs d'une société*

Depuis la plus haute Antiquité, les premiers éducateurs du monde furent les poètes et Homère fut celui du monde grec et du monde antique en général.

La littérature est un miroir, elle révèle, mais également véhicule, les normes, les valeurs, les contraintes d'une société bien précise, à travers ces "petits mondes narratifs" comme les appelle Umberto Eco. Parce que la littérature est vecteur des valeurs, encore faut-il choisir soigneusement les textes en fonction des objectifs que l'on s'est fixé, ce

que les éducateurs, implicites ou explicites, avaient bien compris au siècle dernier.

Et nous pouvons dire que la littérature enfantine fut souvent constituée de véritables manuels de formation pour les jeunes générations. Parce que nous dit, Isabelle NIERES que : "Les auteurs utilisent alors la littérature comme un moyen d'initier les enfants au monde dont ils auront un jour la charge. Les textes deviennent de véritables révélateurs de l'image qu'un groupe social a de lui-même et des autres, de ses aspirations, de ses satisfactions, de ses craintes. Les fictions construisent des représentations de la hiérarchie sociale, des métiers, de la ville, de la campagne, de la paix, de la guerre, de l'école, de la famille, de la femme, et de l'enfant. Ce sont quasiment des modèles de jugements et de comportements que l'on propose (ou impose) au jeune lecteur" (Isabelle NIERES - 1973 - p. 74).

### *Comment appréhender le fait littéraire*

#### *"Une conversation triangulaire"*

Au cours de cette "conversation triangulaire" : auteur, texte écrit, lecteur, quelle forme d'interaction peut-il s'établir ?

Existe-t-il des conditions minimales pour que la communication puisse s'établir entre les trois pôles de ce triangle ?

Pour Jean ONIMUS (1970, p. 100) : "La communication suppose évidemment une communauté d'expérience entre le locuteur et le récepteur, sinon il y aurait dispersion de sens."

Une identification minimale est nécessaire pour que s'établisse entre auteur et lecteur, une communication, basée classiquement sur l'émission et la réception du message littéraire. Et pour FREUD : "L'identification peut avoir lieu chaque fois qu'une personne se découvre un trait qui lui est commun avec une autre personne. Plus les traits communs sont nombreux et plus l'identification sera complète."

Lorsque ce seuil minimal exigible est acquis, d'autres paliers doivent être franchis, car Yves REUTER (1991, p. 35) affirme que "Tout fait linguistique peut s'analyser selon deux aspects : celui d'un énoncé, produit clos et fini, ou celui d'une énonciation, c'est-à-dire de l'acte de communication qui l'a généré. (...) Le sens d'un énoncé ne

peut souvent être véritablement compris qu'en fonction de la situation d'énonciation."

D'où l'intérêt de percevoir les interactions entre la biographie de l'auteur et son écriture. Car comme nous dit Paul RICŒUR (1991, p. 306) : "L'œuvre, pourrait-on dire, résulte de l'intersection entre le texte et le lecteur... Car le texte ne devient œuvre que dans l'interaction entre le texte et récepteur. Prenons un exemple concret, avec *Le Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir. Une nouvelle analyse, du *Deuxième Sexe*, est redécouverte, aujourd'hui, après la publication de la correspondance échangée entre Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir à partir d'un éclairage très original et fort inattendu des relations de ce couple. La conversation triangulaire a évolué au cours d'un demi-siècle, à partir de ce même livre : évolution de la société, évolution de la connaissance de l'auteur et de sa vie. Nous pointons ici, le problème du temps du récit : temps réel et temps différé ; nous découvrons ou redécouvrons un texte, à partir de la connaissance du contexte de son écriture, ce qui peut avoir une incidence forte, sur la conversation triangulaire.

## Éducation et littérature féminines

### *L'histoire de l'éducation des filles : quelques rudiments d'instruction*

L'histoire de l'éducation des filles, où l'instruction fut la grande absente, où les modèles éducatifs leur furent imposés par les hommes, permet de nous interroger sur leur attitude, en cette fin de XXe siècle, dans le choix de leurs orientations scolaires.

Jusqu'à la Révolution, elles ne reçurent que des "lumières tamisées" selon l'expression de Martine SONNET (1987) et furent éduquées, plus qu'instruites, privées de latin (sauf quelques rares exceptions), puis exclues de l'étude des sciences. L'apprentissage de la dialectique et de la rhétorique ne faisait pas partie du "trousseau intellectuel".

Après la Première Guerre mondiale, les programmes dans les écoles élémentaires laissent une place importante aux travaux manuels. Dans les écoles de filles, l'enseignement ménager doit occuper une place importante, le but est d'inspirer aux jeunes filles l'amour du foyer. Jean Zay, pendant le Front populaire, ne modifie pas le modèle. Il faut

attendre les années 1970, pour que la mixité soit instaurée à tous les niveaux de l'enseignement français, dans les principes. Mais mixité ne veut pas forcément dire égalité, en particulier, les manuels scolaires véhiculent les stéréotypes sexués.

Prendre et garder le pouvoir, se conjugue au masculin. Le premier objectif de l'éducation des filles a été de les exclure de cette sphère réservée aux hommes, en leur donnant une instruction rudimentaire et une éducation fondée sur l'obéissance. C'est dans un miroir éducatif masculin, que les femmes vont se regarder. Miroir déformant qui leur renvoie, à partir de stéréotypes sexués, une image dévalorisante de leur sexe. Le second but sous-jacent, jusqu'à cette fin de XXe siècle, fut de protéger la pureté de la jeune fille, jusqu'au mariage.

### *La littérature féminine*

Les femmes qui vont s'exprimer, dans leurs écrits, au cours des siècles, vont-elles lutter contre le modèle éducatif, qui leur a été imposé par les hommes ?

Quels liens existe-t-il entre éducation et littérature féminines ?

Notre problématique est centrée sur la construction et l'évolution du modèle éducatif féminin et si nous interrogeons le fait littéraire, c'est en tant que terrain, terrain sur lequel les femmes n'ont que très tardivement pu laisser leurs traces.

Ce sont donc les femmes qui ont reçu une éducation exceptionnelle, pour leur temps, qui auront la possibilité d'avoir une fécondité de la production littéraire.

Même si leur bagage intellectuel, est par exception suffisant, les femmes doivent franchir des contraintes spécifiques à leur sexe :

\* Pour pouvoir écrire la femme doit vivre en marge du système familial traditionnel : être religieuse, célibataire, veuve ou vivre plus ou moins séparée. Il faut plus de liberté, plus de disponibilité, que les contraintes sociales ne leur permettent. C'est ce qui explique en partie, l'âge de la création littéraire féminine : soit précoce, soit tardive, mais pas en même temps "que l'éternelle conspiration des biberons impeccables" (Virginia Woolf).

\* Il faut une "chambre à soi" (Virginia Woolf), idée qu'elle reprend dans les *Instincts de vie* : "nous vîmes la vie comme une lutte pour obtenir un endroit à nous."

Colette, dans *La Vagabonde*, évoque à nouveau, ce problème de la concentration, pouvoir écrire sans être dérangée : "Écrire, plaisir et souffrance d'oisifs. Le conte fragile que j'édifie s'émiette quand le fournisseur sonne, quand le bottier présente sa facture, quand l'avoué téléphone et quand l'agent théâtral me mande à son bureau pour un cachet en ville."

\* "Écrire, c'est du temps volé à sa famille" : George Sand raconte dans *L'Histoire de ma vie* : "Durant plusieurs années, je ne m'accordai que quatre heures de sommeil, pendant beaucoup d'autres années, je luttai contre d'atroces migraines, jusqu'à tomber en défaillance sur mon travail."

\* Vaincre les barrières sociales pour être publiées : les femmes, pour faire reconnaître leur acte d'écriture, acte qui est en lui-même subversif, doivent franchir les barrières sociales et s'offrir en pâture au public. Écrire est contraire aux bonnes mœurs, à la décence, qui sont la clé de voûte de l'éducation des femmes, comme l'affirme Gabrielle Réval, dans *L'Écho de Paris* du 16 janvier 1903 : "La vie de la femme de lettres est une vie terrible (...) La femme, dès qu'elle prend la plume, livre son âme ; elle enlève tous ses voiles, elle se montre au public ..."

\* Les pseudonymes masculins : pour ne pas entendre leurs œuvres condamnées, avant que d'être lues, souvent les femmes doivent avoir recours au subterfuge des pseudonymes masculins. Ce que firent Marie d'Agoult devenue Daniel Stern, Marie Hérédia qui sera Gérard d'Houville, Marguerite Valette connue sous le nom de Rachilde...

## *Les raisons de l'écriture féminine*

On se bat toujours pour ce que l'on n'a pas. Alors les femmes se battent pour tout, elles qui n'avaient pratiquement rien jusqu'à cette fin de XXe siècle. L'écriture peut être un moyen de lutter contre leur état d'éternelles cadettes :

\* Pour certaines, il s'agit d'une réelle profession qui leur permet de subvenir financièrement à leur famille. Ce fut le cas de George Sand, de la comtesse de Ségur, de Colette...

\* Défendre la cause des femmes, surtout ne pas laisser aux hommes le soin de le faire :

Colette interrogeait avec humour, dans sa nouvelle *Naissance du Jour* :

“Homme, mon ami, tu plaisantes volontiers les œuvres fatalement autobiographiques de la femme. Sur qui comptais-tu donc pour te la peindre, te rebattre d’elle les oreilles, la desservir auprès de toi, te laisser d’elle à la fin ? Sur toi-même ? Tu es mon ami de trop fraîche date pour que je te donne grossièrement mon avis là-dessus.” (Il est vrai que longtemps l’homme fut pour Colette “l’ennemi adoré”).

\* En même temps, les auteurs sont en quête d’une identité : de mère, de fille, de femme ...

“Et c’est la double nécessité de se détacher du modèle maternel tout en se référant à son propre sexe qui fait, pour une femme, l’extraordinaire ressource identitaire que constitue la fiction et, en particulier, le roman grand pourvoyeur de personnages féminins permettant d’étayer et l’identification avec des femmes imaginaires, et la différenciation d’avec la mère, en tant que personne réelle et en tant que place symbolique.” (Nathalie HEINICH - 1996 - p. 332).

\* Parfois, l’écriture est une forme de thérapie : les journaux intimes, les œuvres autobiographiques (Simone de Beauvoir, par exemple).

## *Comment conjuguer écrire au féminin ?*

### \* Question de genre

Jusqu’à ces dernières années, les femmes dont l’instruction était trop mince, avec les contraintes sociales qui pesaient sur elles, entre autres, la crainte de paraître des “femmes savantes” ou “des bas bleus”, tout portait à les exclure des sujets réservés aux hommes exclusivement : la philosophie, l’économie, voire même le théâtre... Là, où encore, les rôles ont été distribués : aux hommes, l’écriture, aux femmes, la scène. Colette résume l’ambiguïté de cette situation, par cette constatation : “J’ai devant moi, de l’autre côté du miroir, dans la mystérieuse chambre à reflets, l’image “d’une femme de lettres qui a mal tourné”. On dit aussi de moi “que je fais du théâtre”, mais jamais on ne m’appelle actrice”.

Alors à quels genres littéraires peut-on accéder lorsque l’on appartient au sexe féminin ? Comment pourra-t-on établir cette “conversation triangulaire” : auteur – lecteur – ouvrage ? Ces écrits, quels que soient les genres auxquels ils se rattachent, sont le témoignage d’un individu face aux normes sociales et aux contraintes de la société, et/ou véhiculent des valeurs à partir de ce médium. Puisque les

hommes méprisaient le genre romanesque, les femmes se sont glissées dans ce possible littéraire, dans un espace où elles pouvaient exprimer leur "je", que ce soit leur enfance, cette "spacieuse cathédrale" (selon l'expression de Virginia Woolf), que leurs fantasmes de liberté... Lorsque l'on parle de littérature féminine, il s'agit donc essentiellement, jusqu'à ces dernières années, des journaux intimes, de la littérature épistolaire, du roman.

\* Quels modèles ?

Le roman peut être choisi comme terrain de recherche, pour analyser la construction des modèles éducatifs, qui participent à la construction de l'identité féminine : "Parce qu'il met en scène les opérations fondamentales du travail identitaire, le roman guide la mise en évidence des spécificités les plus saillantes de l'identité féminine." (Nathalie HEINICH - 1996 - p. 332-341).

L'écriture romanesque, même si elle est fictive, témoigne et véhicule des valeurs éducatives, car : "Le roman possède, en outre, comme tout système narratif, la capacité "d'informer" à son tour les représentations, au sens où il leur conforme, une stabilité, une définition, qui les rende plus opérantes. Il contribue ainsi à programmer l'expérience, et en particulier, le travail identitaire, avec ses modèles et ses antimodèles..." (Nathalie HEINICH - p. 242).

C'est à partir de ces modèles et antimodèles que se structurent l'identité sexuée : "Or passé le temps des mythes, c'est dans les textes littéraires que se construit la personnalité. (...) La littérature est donc un lieu privilégié où s'opèrent indissociablement la subjectivation et la socialisation. Le jeu entre réalité, imaginaire et langage, permet de desserrer les modèles socio-individuels d'identité, en particulier, ceux de l'identité sexuée et de la différence sexuelle. Les identifications y sont multiples, on glisse des unes aux autres..." (Marcelle MARIANI - 1991 - p. 291).

L'écriture romanesque de la femme est celle d'une histoire d'amour, car finalement de quoi est-il question dans les romans : sinon de l'Autre (mari, amant, enfant...).

Cette permanente recherche d'identité sociale (de fille, de femme, de mère...), c'est toujours dans le rapport avec l'Autre... qui ne se termine qu'au seuil de la vieillesse, avec qui, désormais : "Homme, mon ami... Tu regardes émerger ta sœur, ton compère : une femme qui échappe à l'âge d'être une femme... Restons ensemble : tu n'as plus de



raisons maintenant de me quitter pour toujours" (Colette). "L'ennemi adoré" est devenu "homme, mon ami".

À travers les journaux intimes et/ou dans les romans toute l'écriture féminine a son point d'ancrage à partir de l'homme et c'est lui et lui seul qui, à partir de tous les carcans qui sont tissés autour de la jeune fille, permet aux femmes d'évoluer dans les différents états. Peu d'attention est accordée à l'instruction des filles, à leur carrière professionnelle. Si elles en ont une, c'est enseignante (la série des *Claudine*) ou bien c'est qu'elles sont "libres". L'œuvre de Colette est révélatrice : l'important pour Gigi ce n'est pas l'instruction qu'elle reçoit dans quelque cours privé, mais l'éducation à la vie que Mamita et Tante Alicia vont lui transmettre et qui lui permettra, le moment venu, de se faire épouser par Gaston Lachaille.

Béatrice DIDIER (1981, p. 30) écrit : "Revanche ? Au miroir du roman féminin l'homme révélerait surtout sa faiblesse, tandis que la société lui décerne force et pouvoir ?".

Pourtant, même si dans la littérature féminine, les héros masculins sont mièvres, sans consistance psychologique, ils sont omniprésents, car ils sont le pivot du "champ des possibilités stratégiques". Toute cette organisation, quelle qu'elle soit, a son point d'ancrage à partir de l'homme et c'est lui seul, qui permet aux différents modèles d'exister.

Quel que soit son état, la femme le construit à partir de l'Autre.

François DUBET (1994, p. 111) distingue "trois logiques de l'action : l'intégration, la stratégie et la subjectivation. (...) Ainsi, dans la logique de l'intégration, l'acteur se définit par ses appartenances, vise à les maintenir ou à les renforcer au sein d'une société considérée comme un système d'intégration. Dans la logique de stratégie, l'acteur essaie de réaliser la conception qu'il se fait de ses intérêts, dans une logique conçue alors comme un marché. Dans le registre de subjectivation sociale, l'acteur se présente comme un sujet critique confronté à une société définie comme un système de production et de domination."

Nous reprendrons ces logiques d'action, pour analyser comment les différents états de la jeune fille, puis de la femme, s'articulent entre eux, dans ce que Michel Foucault appelle : "le champ des possibilités stratégiques".

Quelles sont ces "possibilités stratégiques" ?

Les différents états : jeune fille à marier - épouse - mère - maîtresse - vieille fille.

Un changement d'état qui dépend des relations avec l'Homme et permet d'accéder à une identité personnelle.

La jeune fille à marier peut devenir épouse et mère et rejoint le modèle traditionnel normatif. Seul le mariage apporte "l'état" et aujourd'hui peut être considéré, après une vie maritale, comme l'accession à une forme de dignité. Car le mariage reste la base légale de la société, tous les autres régimes ne sont que des "solutions d'attente", une sorte d'adaptation temporaire, jusqu'au mariage, qui reste le plus beau jour de la vie de cette jeune fille immaculée, comme sa robe symbolique, qui entre la tête couverte à l'église, et en ressort, le voile relevé, au bras de son mari : elle passe de la tutelle d'un père, à celle d'un mari. Tout est dit ! Combien de jeunes filles, actuellement, après une vie extra-conjugale de plusieurs années, parfois mères de famille, se marient en reprenant à leur compte les traditions ancestrales.

"Cette affinité de la fiction avec les structures traditionnelles de l'identité féminine se manifeste de façon plus évidente, encore avec l'usage actuel des "romans roses", dont la lecture par de larges catégories de femmes ne serait pas aussi répandue et intensive si elle ne répondait à des fonctions importantes, que ne satisfont ni les épisodes de la vie réelle, ni les autres catégories de narrations - à l'exception probablement des téléfilms" (Nathalie HEINICH, p. 343). Barbara Cartland affirme vouloir la morale traditionnelle : ses romans se terminent par le mariage de son héroïne.

La maîtresse dont la position est fort inconfortable, c'est celle que l'on ne trouve pas digne d'être la femme légitime, qui est à la recherche d'une identité, sur qui repose "la faute". Dans les romans, la reconnaissance sociale passe par le mariage. Il suffit de lire les biographies de Coco Chanel pour comprendre, comment la réussite professionnelle ne peut pas compenser chez elle une absence de situation conjugale reconnue. Elle cherchera toute sa vie à combler ce "vide juridique".

Dans les romans de Colette, où les héroïnes sont les maîtresses, leur vie finit souvent dans la solitude, car bien sûr elles sont privées d'enfants (ou alors ce seront des bâtards, le mot à lui seul est chargé d'une forte connotation péjorative, de même que le mot concubinage), donc de l'accomplissement "naturel", sans lequel une vie ne peut être réalisée pleinement. Elles vivent et meurent seules.

“Elle n’ignore pas les crises de neurasthénie, ni le spleen, mais elle connaît deux grands médecins de l’âme : la manucure et le coiffeur, au-dessus desquels il n’y a plus que l’opium et la cocaïne” (COLETTE, 1913 - *L’Entrave*).

Tous ces récits de vies gâchées, parce qu’une fille est devenue la maîtresse d’un homme, qui ne veut ou ne peut pas l’épouser, sont destinés à mettre en garde les filles contre cette situation sans issue. C’est ce qui est appelé “roman de formation”.

En ce sens, aucun modèle ne propose une femme “libre”, femme seule, oui, mais dans la solitude, qui peut devenir très vite l’errance : par exemple l’héroïne de Marguerite Duras, dans *L’Amant*, nous avons ici un contre-modèle : la prostitution d’une enfant. Un autre exemple nous est proposé par Colette dans son roman *La Vagabonde*, c’est le roman de la solitude assumée, en désespoir de cause. Libre, mais seule, la solitude, c’est la porte ouverte à l’humiliation. Liberté se conjugue rarement au féminin, du moins avec bonheur.

“Le libre arbitre est un fardeau immense. Si l’on n’y prend garde, le libre arbitre peut finir par signifier qu’il n’existe aucune raison valable de se lever le matin” dit l’héroïne divorcée dans *Mésalliance* d’Anita Brookner (1986) : ainsi glisse-t-on du vagabondage vers l’errance. De l’errance à l’exclusion, la marge est faible.

Un troisième état qui peut exister : celui de vieille fille. Mais le célibat n’est pas un état. Il ne reste que la solution d’entrer en religion, qui permettra aux “filles non prises” une solution honorable. Cet état est largement évoqué dans le roman de Germaine Acremant : *Ces Dames aux chapeaux verts* (réédité il y a cinq années environ). Caricaturales à souhait, très proches des héroïnes de Balzac, ces paragons de vertu, antiques, acariâtres, sont là pour servir de repoussoir à l’héroïne Arlette, qui incarne la jeune fille moderne, mais aux solides principes des années 1920. Ces vieilles filles provinciales qui ont perdu toute personnalité, vivent en ayant renoncé au monde et à ses plaisirs.

Il n’existe peu ou pas d’héroïne scientifique, seule est présente l’enseignante et les descriptions qui en sont faites dans les romans ne sont que misérabilistes ou peu flatteuses.

Nous retrouvons la caricature de la représentation des femmes scientifiques dans le roman de Virginia WOOLF (1985, p. 158-159), qui a dépeint son héroïne Katherine, qui a un penchant pour les mathématiques : “Là-haut, seule dans sa chambre, elle se levait le matin de bonne heure ou veillait tard le soir, pour étudier les mathématiques.

Rien au monde n'aurait pu lui faire avouer. Ses gestes, dans ces moments-là, étaient furtifs et dissimulés comme ceux de certains animaux nocturnes. Dès qu'un pas craquait dans l'escalier, elle glissait ses feuilles de papier dans le bureau de son père (...) Le caractère peu féminin de cette science la poussait peut-être à cacher instinctivement la passion qu'elle portait."

Pourtant certaines romancières, anciennes sévriennes, sont agrégées de mathématiques. Elles préfèrent s'investir dans les romans autobiographiques, qui occultent ce moment des choix, de la période étudiante. Ce sujet est soigneusement évité. Pourtant qui serait mieux placé qu'elles pour nous présenter des modèles, qui ne font pas appel à la fiction.

Nous pouvons proposer une typologie, sans prétention d'exhaustivité, des différents modèles éducatifs, à travers la littérature féminine :

- reconstitution du modèle :
  - sans discussion
    - Comtesse de Ségur – Pauline Guizot – Caroline Brame...
  - avec distanciation
    - Olympe de Gouges – George Sand – Amélie Weiler
- novatrice (sans pour autant rompre avec ce modèle) :
  - Marie Baskirtseff - Colette...
- révoltée :
  - Flora Tristan – Virginia Woolf – Simone de Beauvoir...

## Conclusion

Les carcans qui emprisonnaient les femmes sont tombés de toutes parts : c'est la mode, créée par Gabrielle Chanel, qui libère la femme du corset, et c'est Gabrielle Colette, qui donne naissance, à un nouveau style, à une nouvelle écriture : "écriture du corps féminin, par la femme elle-même". Avec Colette nous accédons à un nouveau type d'écriture. La femme prend sa place dans les romans ; il ne s'agit plus de la décrire uniquement d'après son visage, ses mains ou le bout de la bottine que l'on aperçoit lorsqu'une longue jupe se relève. C'est le langage du corps.

"Un double mouvement se produit simultanément : le corps dans le texte, le texte dans le corps... C'est là que se noue le lien existentiel de l'écriture par rapport aux mots et au féminin. Au moment d'évoquer l'histoire des femmes, au moment où la main griffonne, s'impose le

fantôme maternel. Corps et voix sont présents dans l'œuvre" ... (Carmen BOUSTANI, *L'Écriture-corps chez Colette* - Ed. Fus-Art, 1993).

L'écriture féminine a pu évoluer, et parallèlement les filles désormais peuvent tout lire, l'interdit qui pesait naguère sur l'œuvre de Colette, par exemple, est oublié.

La fiction romanesque permet de réaliser, à travers l'imaginaire, un travail identitaire, mais les filles ne rencontrent, sauf rares exceptions, que des modèles traditionnels normatifs : jeune fille, épouse, mère. En cette fin de XXe siècle, peu ou point d'héroïnes scientifiques, qui arrivent à concilier avec bonheur travail et famille. Bien au contraire le monde du travail est occulté dans les romans. Nous constatons que malgré l'évolution des mœurs, "la ré-évaluation de la sexualité et l'acceptation du désir féminin s'accompagnent d'une pression normative en faveur de la conjugalité et de modèles d'apparence (...) Tandis que s'impose, parmi les définitions visuelles de la féminité moderne, celle d'une ménagère professionnelle, reine du foyer et consommatrice avisée. La publicité lui vend des objets, mais aussi des représentations d'elle-même, bien proches sous des aspects clinquants, de modèles anciens." (Françoise THÉBAUD - *Histoire des femmes en Occident* - Tome 5, p. 15).

Le problème de l'écriture féminine est complexe, même si "la problématique s'est maintenant déplacée : parviendrons-nous à faire de la culture un espace d'identifications croisées, de jeu entre l'indifférenciation et la différenciation, un partage, c'est-à-dire, un espace de vraie mixité" (Marcelle MARIANI - p. 296).

Paul Ricœur rappelle : "C'est toujours de l'artiste qu'il faut partir pour découvrir quelle est la situation qu'il a fait sienne en faisant cette œuvre" (*Histoire et Vérité*, p. 73-74). Cette réflexion nous semble tout à fait opportune en ce qui concerne l'écriture féminine, et comme nous l'avons vu, avec des cas qui sont particulièrement significatifs : Christine de Pisan, Madame de Maintenon, Madame de Sévigné, George Sand, la Comtesse de Ségur, Colette, Simone de Beauvoir...

Quelques exemples réels ou fictifs à travers les romans, la publication de biographies de femmes scientifiques (outre celles de Clémence Royer et Marie Curie) apporteront un éclairage nouveau de la vie des femmes scientifiques d'hier ou d'aujourd'hui. La biographie de Claudie Deshayes, première femme cosmonaute, qui vient de paraître, aura peut-être un impact sur la génération actuelle et future. De tels témoignages sont précieux.

Lire les femmes, c'est aussi connaître leur éducation et "Précisément il serait intéressant d'analyser comment elles inscrivent leur éducation dans leur œuvre et leur œuvre dans leur éducation (...). Nous y découvririons l'histoire et la diversité de nos apprentissages, ainsi que les mille et une manières d'utiliser et de contourner les contraintes pour se constituer un espace de liberté" (Marcelle MARIANI - op. cit., p. 292).

Pour permettre cette analyse, nous proposons la grille suivante, qui prend en compte les différentes variables de l'écriture.

**Jacqueline FONTAINE**

*Maître de conférences en Sciences de l'Éducation*

*Université de Rennes 2 - Haute-Bretagne*

*Directrice adjointe du LABREEC*

*(Laboratoire de Recherche d'Ethno-Éducation Comparée)*

## Éducation et Littérature féminine - Tableau synthétique d'analyse de la "conversation triangulaire"

		Éléments biographiques						Typologie des modèles éducatifs proposés		
		variable auteurs	éducation familiale	éducation adulte	statut au moment de l'écriture	raison de l'écriture	objectif de l'écriture	Reproduction du modèle traditionnel	Novatrice	Révoltée
							Reproduction du modèle traditionnel			
							sans discussion			
							avec distanciation			

### Bibliographie

- BASHKIRSEFF, Marie. *Mon Journal : texte intégral : 11 janvier 1873-10 août 1873*. Montesson : Cercle des Amis de Marie Bashkirseff, 1995.
- BAUDELLOT, C. et ESTABLET, R. *Allez les filles*. Paris : Seuil, 1992. (L'Épreuve des faits).
- BEAUVOIR, Simone de. *La Force de l'âge*. Paris : Gallimard, 1960.
- BEAUVOIR, Simone de. *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Paris : Gallimard, 1958.
- BEAUVOIR, Simone de. *Le Deuxième sexe*. 2 tomes. Paris : Gallimard, 1949.
- BELOTTI, Elena. *Du Côté des petites filles*. Ed. des Femmes, 1994.
- BRAME, Caroline. *Journal intime de Caroline Brame*. Paris : Éd. Montalba, 1985.
- CIXIOUS, Hélène. *Dedans*. Paris : Grasset, 1969.
- COLETTE. *Les Œuvres complètes*. Paris : Robert Laffont, 1989. (Bouquins).
- COLETTE. *Lettres à Hélène Picard et à Marguerite Moreno*. Paris : Flammarion, 1988.
- DIDIER, Béatrice. *L'Écriture Femme*. Paris : PUF, 1981.
- DIDIER, Béatrice. *Le Journal intime*. Paris : PUF, 1976.
- DUBET, François. *La Sociologie de l'expérience*. Paris : Seuil, 1994.
- DURU-BELLAT, Marie. *L'École des filles*. Paris : L'Harmattan, 1990.
- DUBY, Georges. dir. et PERROT, Michelle. dir. *Histoire des Femmes*. 5 tomes. Paris : Plon, 1991.
- ECO, Umberto. *Lector in fabula*. Paris : Livre de Poche, 1989. (n° 4098).
- ESCARPIT, Robert. *Le Littéraire et le social*. Paris : Flammarion, 1970.
- FRAISSE, G. *La Raison des Femmes*. Paris : Plon, 1992.
- FREUD, S. *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*. Paris : Gallimard, 1936.
- GODELIER, Maurice. *Les Femmes et le pouvoir politique : point de vue d'un anthropologue*. Colloque : *Femmes et Histoire*, Paris, Sorbonne, 13-14 nov. 1992.
- HEINICH, Nathalie. *États de femme : l'identité féminine dans la fiction occidentale*. Paris : Gallimard, 1996.
- LEGROS, Valérie. *De l'Histoire à l'histoire : lire la comtesse de Ségur*. Thèse de doctorat Sciences de l'Éducation, Rennes 2, 1996, 937 p.
- LEJEUNE, Philippe. *Le Moi des Demoiselles*. Paris : Seuil, 1993.
- LELIÈVRE, Françoise et LELIÈVRE, Claude. *Histoire de la scolarisation des filles*. Paris : Nathan, 1991.
- LE VERRIER, Lucile. *Journal d'une jeune fille sous le Second Empire*. Cadeilhan (Gers) : Ed. Zulma, 1994.
- LORENZI-CIOLDI, F. *Individus dominants et groupes dominés : images masculines et féminines*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 1988.



- MANASSEIN, M. de. *De l'Égalité des sexes*. Paris : CNDP, 1995.
- MARIANI, Marcelle. *Histoire des Femmes en Occident*. Tome 5. Paris : Plon, 1991.
- MAYEUR, Françoise. *L'Éducation des filles en France sous la Troisième République*. Paris : Hachette, 1979.
- MAYEUR, Françoise. *L'Éducation des filles en France au XIXe siècle*. Paris : Hachette, 1979.
- MOLLO, S. *L'École dans la société : psychologie des modèles éducatifs*. Montrouge : Dunod, 1970.
- MOSCONI, N. *Femmes et Savoir : la société, l'école et la division sexuelle du savoir*. Paris : L'Harmattan, 1994.
- NIERES, Isabelle. Autour de la littérature enfantine, quelques propositions de recherche. *Inférences*, 1973, n° 3.
- OHANA, Danielle. De la mère à l'écriture du "temps retrouvé" : Colette. *Éducatons et Littératures*, CREER, mars 1994, p. 111-124.
- ONIMUS, J. *La Communication littéraire. Culture et Savoir*. Paris : Desclée de Brouwer, 1970.
- PLANTE, Christine. *La Petite sœur de Balzac*. Paris : Seuil, 1989.
- POSLANIEC, Christian. *De la lecture à la littérature*. Paris : Le Sorbier, 1992.
- REUTER, Yves. *Introduction à l'analyse du roman*. Paris : Bordas, 1991.
- RICEUR, Paul. *Temps et récit*. 3 tomes. Paris : Seuil, 1983-1985.
- RICEUR, Paul. *Temps et récit*. 3 vol. Paris : Seuil, 1991. (Points/Essais).
- SAND, George. *Histoire de ma vie*. Paris : Stock, 1945.
- SARDE, Michèle. *Regard sur les Françaises*. Paris : Stock, 1983.
- SONNET, Martine. *L'Éducation des filles au temps des Lumières*. Paris : Cerf, 1987.
- TERLON, C. Garçons et filles devant l'enseignement scientifique et technique. *Revue française de pédagogie*, juillet-septembre 1985, n° 72, p. 51-59.
- VALABRÈGUE, C. *Filles ou garçons, une éducation sans préjugés*. Paris : Magnard, 1985.
- WEILER, Amélie. *Journal d'une jeune fille mal dans son siècle : 1840-1859*. Strasbourg : La Nuée Bleue, 1994.
- WOOLF, Virginia. *Une Chambre à soi*. Paris : Denoël, 1980.
- WOOLF, Virginia. *Nuit et jour*. Paris : Flammarion, 1985.
- ZAIDMAN, C. et BAUDOUX, C. *Égalité entre les sexes. Mixité et démocratie. Logiques sociales*. Paris : L'Harmattan, 1992.

